

LA CONCILIATION.

I.

Dans certaines régions de notre monde politique, les esprits sont à la conciliation. L'on se dit, et fort à propos, que nous consumons en des luttes stériles une notable portion des forces vives de la nation. L'on ajoute que le temps est arrivé pour nous de faire taire les anciennes animosités et de se réunir sur le terrain d'un intérêt national commun.

Il est de fait que la passion de parti et les haines qu'elle engendre finissent souvent par creuser un abîme entre des hommes faits pour s'entendre et pour mener, de concert, leur patrie à de brillantes destinées.

Qu'il y ait, parmi nous, de profondes divergences de principes, nul ne peut raisonnablement le nier. Mais il existe plusieurs autres causes de divisions. L'ignorance presque absolue des questions sociales fait qu'un grand nombre adoptent des idées dont ils ne peuvent apprécier la portée. Plusieurs ont arboré des couleurs et fait profession de principes qui ne sont en harmonie ni avec leur foi, ni avec leurs traditions nationales, encore moins avec les intérêts bien entendus de leur pays. Bien souvent aussi, des ambitions froissées, des ressentiments aigris par la lutte, la tentation de se venger d'une hostilité que l'on croit imméritée ou de préférences réputées injustes, ou bien encore le besoin de prendre le contrepied de ses adversaires afin de pouvoir condamner leur politique, ont jeté certains hommes dans un milieu social pour lequel ils n'étaient pas faits. Mais lorsque l'animosité se tait pour laisser parler la conscience et le cœur, tout ce qu'il y a de bon chez eux se révolte, parcequ'ils sentent que ce qu'ils combattent c'est le sang de leur sang, c'est leur foi, le principe vital de leur nationalité.

Alors, se disent-ils, pourquoi ne pas faire une halte dans